

La Critique des

Du Dessin à la Morale littéraire

ANDRÉ ROUYEYRE

« Pénétrer toute volonté étrangère prouve en faveur de l'éminence de notre capital (1) et savoir cacher la nôtre fait concourir en faveur de notre supériorité. » Certes André Rouveyre a dû méditer cette maxime d'héroïsme de son cher jésuite Baltasar Gracian ! De quelles barricades il s'entoure alors que même attaque, tranche, dépèce, et selon un autre mot terrible de son maître, montre le sang qu'il garde aux ongles !

Rouveyre, avant sa rencontre avec Gracian, n'avait pas encore achevé de se rencontrer lui-même. Et cependant, il avait déjà — et avec quelle maîtrise ! — essayé ses armes dans ces dessins d'une splendide horreur où il vidait de leurs entrailles ses plus illustres contemporains réduits à l'état de charogne, et où il déchirait jusqu'au cadavre de l'amour. Puis, sans doute pour dépister les efforts de ceux qui allaient le surprendre, pour pratiquer, selon le conseil du perpétuel Gracian, des *incompréhensibilités de trésor intérieur* (« *platicar incomprehensibilidades de caudal* »), il changea de méthode et demanda à une plume de fer ce qu'il avait exigé de son crayon. Il avait découvert l'auteur de l'*Oracle Manuel*, favori de Schopenhauer et spirituel de Nietzsche; et avait engagé l'un de ces commerces où deux génies se jouent et se reconnaissent et s'éprouvent, tel si où s'unirent Baudelaire et Poe. C'est le moment que j'eus la joie de le connaître et que nous formâmes avec l'exquis poète mexicain Alfonso Reyes et avec l'aimable hispano-germanisant, Victor Gouillard, une association familière qui gardait et célébrait le culte du moraliste le plus difficile, le plus magnifique et le plus secret si ait jamais été.

Rouveyre charme quiconque l'approche par cette extraordinaire jeunesse qui est en lui et qui se manifeste dans l'écriture de ses lettres, hardie, allante, à tous coups rompu et reprise, dans son attitude d'une modestie pleine d'orgueil, si retirée, si digne et attentive uniquement à cela seul qui a du prix. C'est avec un enthousiasme de néophyte qu'il s'était jeté dans la bagarre littéraire, gardant ses distances et son franc-parler et s'étonnant avec une naïveté merveilleuse de tout ce que l'on peut faire avec des mots et des phrases. Il avait aussitôt imaginé qu'il possédait là un excellent instrument de recherches morales et que ce que l'on pouvait en faire de mieux, c'était d'inaugurer un système de critique fort négatif et qui consistait à creuser, corroder et décomposer, non à déguster aveuglément. Il s'était mis à surenchérisir sur le jeu de l'écriture, accumulant les adjectifs, tortillant la syntaxe, combinant, comme un enfant ravi, les expressions et les images les plus subtiles. Mais surtout sa découverte de Gracian l'avait bouleversé, et il nous en parlait avec cette voix sourde qu'il a et ces trouvailles hilares et délicieuses dont il décore ses propos, cet accent plein d'aveux et de réticences ou se peignait un homme inquiet, sujet à certains effrois et qui, malgré tout son appareil de barrières, se laissait surprendre avec sa franchise, sa générosité, sa gentillesse.

De Gracian, Rouveyre avait fait le nœud central d'une chaîne d'esprits altiers à chacun desquels il empruntait quelque chose pour mieux défendre et se mieux déguiser : « *oyola*, La Rochefoucauld, Kant, Schopenhauer, Nietzsche. Il eût pu leur joindre Stenhal et Machiavel. Mais son génie allait en se rétrécissant, non en s'élargissant. Il aimait implifier, délayer et ne pas trop s'embarasser de charges où il eût trouvé des contra-

dictions, des problèmes nouveaux, des périls, peut-être la peur de se laisser charmer, de se laisser attirer dans l'inconnu. Il avait trouvé ses frontières : il s'y confinait jalousement. Semblable aux chats dont il a la démarche et la férocité, cet esprit aime à se tenir ramassé sur l'espace le plus étroit, fut-il instable.

Rouveyre vient de réunir les articles qu'il écrit ici-même sur Gourmont et sur Gide. Sous un titre d'un conceptisme de la plus



André Rouveyre, par Matisse

pure essence : *Le Reclus et le Retors* et dans ce langage si baroque et si espagnol qui a succédé, tout naturellement, aux sinuosités et aux fureurs de son trait de crayon, il tente de retrouver dans ce qui lui paraît la veulerie morale de notre époque ces exemples de reprise de soi et d'impitoyable et froide analyse dont Gracian lui avait donné le goût et qui sont, à ses yeux, la seule chose valable. Ce genre d'étude ne va pas sans quelque injustice. Je ne crois pas qu'il y ait en Europe, si l'on en excepte Unamuno, d'homme plus arbitraire que Rouveyre, lequel, d'ailleurs, a du sang basque dans les veines : ce qui explique son visage étroit et dur où la peau colle directement aux os et aux maxillaires.

« Je n'aime pas la musique, a coutume de dire, avec une grimace, Don Miguel de Unamuno dès qu'il entend résonner fut-ce les flammèches sèches, pétillantes et pures d'un air de guitare de Falla. C'est une chose sans os et qui ne craque pas sous la main ». De même Rouveyre garde une terreur sacrée de ce qu'il appelle le romantisme, et, je le crains un peu, de la poésie. Sans doute sent-il mal que l'œuvre d'un Mallarmé ne fut pas tant de combiner des maléfices et des charmes à la façon de l'enchanteur Klingsor que d'avoir trouvé dans l'art ce refuge et cet abri inexpugnables où Rouveyre veut que se dérobe toute vie morale. Cette ardeur qu'employa le divin faune à la recherche du néant ne lui paraît point sans doute émaner de ce que le langage gracieux appelle un *homme substatentiel*. Et l'on comprend que, parmi la foule des noms de notre temps il ait distingué Gide, lequel, malgré tout l'attrait que puisse exercer sur lui l'envie de bâtir une œuvre d'art cristalline et légère, en revient toujours à cela qui, seul, intéresse Rouveyre : la

contemplation et l'approfondissement de soi. Dans les fautes et les prudents et subtils écarts de Gide, c'est un art de défense qu'il a trouvé. Et ils coïncident tous deux dans l'attaque et dans la même féroce appétence, celle de notre fonds personnel.

Mais dans ces mouvements de l'âme en quête de sa propre substance, Rouveyre, avec une simplicité et une droiture qui — étonnante surprise ! — décèlent une véritable candeur, ne souffre aucun leurre, aucun compromis, aucune transposition. Ce qu'il faut à sa violence et à son avidité, c'est l'être intérieur absolument nu, dépoilé, presque abstrait. Il s'en repait jusqu'à la satiété, jusqu'à ne plus vouloir aller plus loin. Et c'est ici que, bien souvent, il risque de laisser échapper sa proie. Car pour moi l'homme ne contient pas seulement un homme. C'est déjà beaucoup que de se posséder, mais c'est encore peu. Et il existe une victoire plus considérable que celle qui consiste à atteindre son but.

Certes, c'est une grande force et un grand courage que de considérer son cœur et son corps sans dégoût, et l'on conçoit l'amertume stoïque avec laquelle Rouveyre, à travers les méthodes, les exemples, les maîtres et les compagnons qu'il a élus, se tient à cette considération extrême et stricte, et qui ressemble un peu (tant elle est vaine, au bout du compte) à une veillée funèbre. Mais ce repli sur soi me paraît presque inconcevable si nulle force créatrice n'en jaillit ; et c'est pourquoi l'art et la poésie sont des choses divines qui permettent à l'homme de se rejeter soi-même à son tour dans ce brasier de mépris où il a rejeté le reste de l'humanité et du monde pour en brasser une humanité et un monde nouveau qui sont ceux que révélera son œuvre : naissances plus belles et plus vastes que celles qu'ait jamais pu contenir le cerveau de Jupiter. Aussi jamais-je bien tenté de donner tous les ouvrages des moralistes pour un seul vers de Mallarmé.

Chemins divers et sur les mérites desquels on ergoterait sans fin. Celui que s'est choisi Rouveyre est le plus épineux. Aucune récompense n'est au bout. Il ne mène qu'à un champ de carnage, à un cimetière. Nouvel Hamlet, Rouveyre joue mélancoliquement avec les crânes de ses contemporains. La psychologie, ici, se fait la sœur de la poésie, sœur plus austère, pour affirmer la non-conformité de notre être essentiel, tout ce par quoi celui-ci se dérobe au nivellement de l'histoire et de la société. Il faut, en particulier, louer la perspicacité de Rouveyre qui a su, avant que Gide ait publié ce paisible chant de victoire seraine qu'est *Si le grain ne meurt*, faire confiance à cette volonté toute pure et toute libre. A côté de Gide, Rouveyre représente le plus bel effort de notre temps pour la défense et l'illustration de l'homme.

« Un homme, écrit Rouveyre, — et c'est la plus noble et la plus fière parole de son livre, — est dans l'humanité un phénomène plus distinct et plus particulier que l'humanité dans l'ensemble du règne animal ». Que Rouveyre ait éprouvé une sorte de crainte à admettre que le génie poétique, même à son état le plus liquide et le plus dilué, constitue une des plus hauts efforts de l'espèce pour produire un homme distinct et particulier, je ne le lui reprocherai pas longtemps. Les difficultés des passages et des voies où il s'est insinué l'auront suffisamment puni d'avoir fermé les oreilles à ce qu'il a cru n'être que des voix de sirènes. Au contraire, il faut l'admirer pour l'aridité du paysage qu'il a parcouru. Mais à présent qu'il se trouve au terme de ces discours de phrases décharnées et dans ce désert où ne l'accompagnent plus que quelques squelettes, il ne serait peut-être ni indiscret, ni prématuré de demander à cet esprit singulier les conclusions qu'il croit pouvoir se proposer et de l'inciter à reporter les regards, cette fois, directement, sur lui-même, à peser enfin la substance irréductible et incomparable qu'il a certainement atteinte. Une envie nous prend de forcer les mirail-

les dont il s'entoure et de l'obliger à se considérer lui-même sans truchements et non plus en relation avec ces morts et ces vivants uniques dans la compagnie choisie desquels il s'entretenait (ou, peut-être, se divertissait et ce dernier effort. Sinon, poussés par son exemple et par celui de Baltasar Gracian, peut-être accepterions-nous de nous engager par les détours qu'avec son ami, l'illustre jésuite, il nous a lui-même indiqués, jusqu'à soulever le masque sous lequel il cache ses pensées supêmes et le forcer dans la retraite où il jouit de son propre spectacle. Sous le couvert des formes et des mots, dans le reflet des miroirs où il croit ne saisir que le visage d'autrui, peut-être arriverions-nous à découvrir le résidu final de ses expériences et à démembrer les épreuves par lesquelles il est passé avant de constituer ce qui ne peut manquer d'être un des hommes les plus distincts et les plus particuliers que nous puissions connaître.

C'est surtout dans son duel avec Gide que nous parviendrions sans doute le plus sûrement à saisir Rouveyre. Retenons son bras au moment qu'il va enfoncer son scalpel au centre de ce cœur palpitant. Dans cette position agressive et tendue d'intense curiosité, ses inquiétudes les plus chères nous apparaîtront, et surtout ce goût bizarre qui le poursuit de dégoûter chez chacun le défaut de la cuirasse, le point où se formera l'ulcère, le lieu de la fuite et de la décomposition.

S'il a senti, dans un élan fraternel et généreux, la nouveauté irrépressible de la revendication gidenne, — la plus pressante que l'homme ait élevée depuis Nietzsche, — il est vrai aussi qu'il ne se trouve pas entièrement convaincu et qu'il se complairait assez à dénoncer chez son héros de secrètes contradictions et une loque envie de mentir. Il croit que l'attitude de Gide recèle une certaine volupté trouble, à goûter au fruit interdit. De quoi Gide, qui jusqu'alors criait joyeusement sous le couteau, se défend énergiquement, arguant de sa bonne foi, de l'aisance, du naturel, de la sincérité avec quoi il s'en prend aux vieilles valeurs. Et sans doute tous deux ont-ils raison; l'un de ne méfier du sadisme qui peut être caché sous de telles entreprises, l'autre au contraire de tendre à un certain état merveilleux de grâce seraine et juvénile.

Cependant, si justifiées que puissent paraître les propositions de Rouveyre soupçonnant Gide d'avoir gardé, jusque dans ses plus ardents cris de révolte, quelques marques de sa première et néfaste discipline, c'est Rouveyre lui-même qui s'y trahit. Et sa victime ne s'y est point trompée : « *Ta y repensait, écrit Gide dans son Journal, il me paraît que ce portrait ressemble encore plus à l'auteur du Gynécée qu'à moi-même. Strapassé, grinçant, débouffé. Tout cela, c'est du romantisme ; j'en suis loin. Et plus loin encore de cette sorte de sadisme qu'il me prête et qui, vrai, n'appartient qu'à lui* ».

Or il faut avouer que la victoire de Gide sur l'hydre, telle qu'elle nous apparaît par son dernier livre, conclusion et couronnement de la série de ses livres africains, est d'une aisance et d'une tranquillité absolues. Que Gide ne se maintienne pas dans cet état exemplaire et quasi gœthéen, cela est possible. Mais ce revirement tiendra davantage à sa richesse intérieure qu'à une défaillance de sa richesse ou à une arrière-pensée. Et dans le désir impérieux de Rouveyre de guetter cette défaillance ou de démembrer chez son sujet d'observations cette arrière-pensée, cette délectation quelque peu impure, ne serait-ce pas la secrète défaillance et la secrète impureté de l'observateur que nous pourrions démembrer ? Avec quelle perfide impatience attendra-t-on qu'André Rouveyre, insatiable génie critique, tourne enfin vers lui-même ses regards les plus empoisonnés, son glaive le plus aigu !

Jean CASSOU.

(1) Comment traduire *caudal* ? J'hésite entre *capital* et *trésor intérieur*.